

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRETAIRES.

AUX MEMBRES

de l'Union Républicaine.

Lorsque nous avons commencé la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, nous avons promis à nos abonnés douze numéros pour un dollar : nous leur en avons donné seize.

On nous a réclamé plus d'exactitude et plus de régularité dans sa publication; ne pouvant y arriver sans avoir une imprimerie à nous, nous avons fait appel à la générosité et au dévouement de nos amis; et, sauf \$78.31 que l'imprimerie redout à la caisse du Bulletin, les fonds ont été faits immédiatement; l'imprimerie a été achetée et organisée; et dès le numéro 8 nous avons pu faire imprimer nous mêmes le bulletin.

Aujourd'hui de toutes parts on nous écrit de continuer sa publication et même de la rendre hebdomadaire. Nous ne demandons pas mieux; mais pour cela il faut qu'on nous en fournisse les moyens.

Ce sera bien facile si nos amis veulent continuer comme par le passé leur abonnement, en élever le prix à deux dollars au lieu d'un, et ne plus distribuer gratis un grand nombre de numéros à des personnes qui peuvent très bien payer mais qui ne le font pas, parce qu'on ne leur réclame rien.

Ces insouciantes lecteurs ignorent peut-être que personne n'est payé pour faire le bulletin et le propager; et que par cette seule raison chacun d'eux doit, s'il est républicain et consent à le recevoir, ne pas attendre qu'on lui réclame son abonnement, mais le payer de son plein gré et, par cette spontanéité, faire preuve envers lui de zèle et de bonne volonté.

Espérons, ceci dit, que chacun d'eux fera mieux que par le passé.

Voici la liste de la quantité des bulletins qui ont été envoyés, dans chaque ville, l'argent qu'ils ont produit, et ce qu'ils ont coûtés.

Bulletins de l'Union Républicaine.

Villes.	Nombre de Numéros.	Recettes. \$ Ch.	Depenses. \$ Ch.
Boston	40	32	
Chicago	30	12	1er numéro 35 00
Cincinnati	6	rien	268..... 30 00
Donnadonville	1	1	3me..... 30 00
Leaie	3	3	4me..... 30 00
Kaukuk	15	9	5me..... 30 00
Leavenworth	6	4	6me..... 38 00
Little Rock	1	1	7me..... 30 00
New York	300	640 78	8me..... 25 00
Newark	30	66	9me..... 21 50
Ozaukee	1	1	10me..... 21 50
Paducah	15	rien	11me..... 22 50
Pateron	30	10	12me..... 22 50
St Louis	250	79	13me..... 22 50
San Diego	5	5	14me..... 22 50
San Francisco	30	6	15me..... 22 50
Savannah	1	rien	16me..... 22 50
Subatopol	6	rien	Imprimerie 373 34
Sommerville	1	1	Frais divers 37 69

Tupaka	\$	2	"	"
West Bend	2	rien	"	"
Total.	781	\$72 78		837 01
Recette		\$ 872 72		
Dépense		\$ 837 03		
Balance en caisse		\$ 35 69		

Impayés restants.

Depense	\$	Ch.	Recettes	\$	Ch.
Pour charité à M. Hubert	12	00	Banquet de New York	304	28
Pour matériel à M. Vandenberg	30	00	Banquet de Newark	40	00
P. ul. à Bruce	150	00	Régiment de Boston	1	25
" à Vandenberg	37	21	Banquet par Latour	1	00
" à Bruce	111	42	No. 8	5	50
" à Tuffert	15	00	No. 9	5	50
" à Tuffert	1	40	No. 10	5	50
" à Bruce	16	34	No. 11	5	50
" à Tuffert	6	10	No. 12	5	50
			No. 13	5	50
			No. 14	5	50
			No. 15	5	50
			No. 16	5	50
Total	373	34	Total	950	13

Dépense totale	\$ 373 34
Recette	\$ 295 13
Balance due au Bulletin	\$ 78 21

RÉSUMÉ

Balance en caisse	\$ 35 69
Balance due par l'imprimerie	\$ 78 21
Total à l'Avant du Bulletin	\$ 113 90

Pour les deux dollars que nous demandons à nos abonnés, nous leur promettons un abonnement de six mois, c'est-à-dire 26 numéros; nous espérons leur en donner 32 pour le même prix si le nombre de nos lecteurs payants s'élève à 750 seulement; mais nous ne nous engageons qu'à 26. Les 26 supplémentaires ne leur seront servis gratis que si l'on nous aide par souscription; ce qui aura probablement lieu.

Ainsi voilà qui est convenu et bien établi.

Il ne reste plus à nos correspondants qu'à se mettre à l'œuvre, et à activer le zèle de nos amis communs.

Le bulletin est non seulement une publication de propagande, mais un journal dans lequel chaque membre de l'Union peut, comme nous l'avons déjà dit dans le No 8, réclamer en faveur de ses droits lésés, faire entendre ses plaintes, exposer ses griefs, tonner enfin contre les abus et les injustices dont lui ou les siens auraient été victimes.

AUX MEMBRES

de la Section Française de l'Internationale.

New-York 1er Décembre 1870

Citoyens,

La section Française de l'Association Internationale des Travailleurs, dans sa séance du Mercredi 30 Novembre, a décidé qu'à partir

de ce jour, elle se réunirait deux fois par mois, le premier et le troisième dimanche, à 9 heures du matin, au No. 100 Prince street.

Dans les circonstances où nous trouvons, il est urgent, indispensable, citoyen, que nous redoublions tous d'efforts et de dévouement.

Des membres de la Section Française ne peuvent pas rester en arrière de leurs frères d'autres nationalités, et nous comptons, citoyens, dans l'intérêt de la cause que nous défendons tous, celle de la justice, de la liberté et du travail, que vous assisterez régulièrement aux réunions de la Section.

La prochaine réunion aura lieu le 18 de ce mois. Nous avons à statuer sur des propositions de la plus grande importance, et la présence de tous les membres est absolument nécessaire.

Pour le Comité,

T. MILLOT. {
H. CHARRIER. { Secrétaire.

CE DON Mr. de BISMARCK.

Aujourd'hui l'ennemi est aux portes, ce s'est guère le moment de récriminer.

Mais quand la France aura donné son coup de couteau et nettoyé le sol de la république, l'homme viendra de faire rendre leurs comptes aux misérables qui, par leur criminelle impéritie, ont ruiné la nation par un duel stérile, et fait couler le plus pur de son sang.

Faucherons, vauriens, pillards, poitrons et aïeux perdus le marché, telle est la juste biographie des habiles que Mr. Bonaparte avait attirés au timon du char de l'état.

En termes pris dans le vocabulaire qu'ils doivent comprendre, dans l'argot de la jeune France impériale, ils se sont laissés rouler par Mr. de Bismarck.

Ah! celui-là, par exemple est un malin, un vrai malin, et la preuve n'est pas difficile à fournir.

Ainsi est-il heureux, heureux comme trente mille Français en Champagne, vraiment il n'est pas juste qu'un homme ait tant de bonheur, et à la place de ce grand ministre, nous serions comme ces innocents qui jeta un jour à la mer le plus grand prix pour que la fortune ne lui fit pas payer plus cher ses faveurs.

Il pourrait donc bien arriver quelque grand malheur à l'illustre ministre s'il ne suit pas ce conseil, mais en attendant il est l'homme le plus fortuné qui fut oncques.

D'abord, la nature l'a doué d'une faculté assez précieuse pour un homme d'état, faculté qu'elle a refusée aux aimables Rocher, Olivier et autres Bonodotil, celle de voir ce qu'il y a de mieux à faire pour la grandeur de son pays; puis quand il a vu ce qu'il y a de mieux à faire, il sait employer, pour arriver à son but, des moyens si habiles qu'il obtient le silence, l'inaction et quelquefois même — ce qui est plus fort encore — l'assentiment de ceux à qui il a l'intention de nuire.

Et il ne fait pas ses grands coups dans l'ombre comme les vulgaires hommes d'état; il les fait en plein soleil, aux yeux et avec l'approbation tacite, pour le moins, de ceux qu'il veut frapper.

Puis quand ses grands coups sont faits, — c'est là le suprême du genre, — il réussit à se faire applaudir par ses victimes.

Savez-vous — je le dis l'annettine et la rage au cœur — qu'il y a gros à parier en ce moment que M. de Bismarck pourrait bien entrer dans Paris sous un arc de triomphe élevé par les mains de ceux qui pour sauver leur calotte et leur peau, sont toujours prêts à bien accueillir nos amis les ennemis.

Pourquoi pas? Après Sedan, Metz. Après Metz, Paris.

Après Bonaparte, Bazaine. Après Bazaine, Pourquoi pas? Tel empereur tels valets.

Mais quittons un instant l'actualité qui nous met trop de rage au cœur et trop de rouge au front, pour reprendre notre petite analyse des hauts-faits de ce bon

M. de Bismark.

En 1866, M. de Bismark dit au gouvernement français: "J'ai envie d'attaquer l'Autriche, qu'en pensez-vous?" — "Cela me va, répond le gouvernement français, attaquez l'Autriche."

Et l'Autriche est battue à Sadowa, et la France aussi par-dessus le marché est battue à Sadowa. Il semblait donc naturel que le gouvernement de César III ne fût pas content; c'est assurément ce qui serait arrivé à un ministre moins heureux que M. de Bismark. Mais le ministre d'Etat de France prouva clairement au Corps législatif que la victoire de Sadowa, en divisant l'Allemagne en trois tronçons, l'affaiblissait et fortifiait nécessairement la France.

La théorie des trois tronçons a dû faire bien rire cet heureux, ce bon M. de Bismark.

Mais par exemple, ce qui a dû le faire encore plus rire — en attendant que les grands tronçons de son roi lui dilataient la rate à en crever — c'est ce qui a été dit dans les derniers jours de l'Empire à la Chambre des Députés, à propos de l'interpellation sur le chemin de fer du Saint-Gothard.

Tout le monde, excepté Bonaparte, Ollivier, Chevandier de Valdrôme et autres pantins impériaux, tout le monde compréhensif le double but de M. de Bismark en perçant le Saint-Gothard.

Il voulait d'abord, ce digne homme, que la Prusse pût, par-dessus les Alpes, tendre sa main gantée de fer à l'Italie. Ensuite, — comme disent les notaires dans les contrats de mariages, — il voulait que l'Allemagne profitât du percement de l'isthme de Suze pour que, de midi de l'Italie, toutes les marchandises de transit en destination de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique et même d'une partie des départements du Nord de la France, passassent par la vallée du Rhin.

Chantez, chantez petits Français:

Nous Favons en votre Rhin offensé

chantez et payez!

Cette grande entreprise, le grand ministre de Prusse ne l'a point préparée dans l'ombre et le mystère. Un traité a été conclu en 1869 entre la Prusse, l'Italie et la Suisse, et ce traité le naïf gouvernement français ne l'a certainement pas ignoré.

Devant les conséquences du percement du Saint-Gothard, conséquences que tout le monde prévoyait, il semblait tout naturel que le naïf gouvernement français ne fût pas content.

Allons donc! Ce serait bien méconnaître l'illustre époux de Théroude d'Andoux (rien d'Orléans, s'il vous plaît). Il était enchanté et le pasteur Ollivier, le délégué d'Idylles somnifères, modulait sa joie sur ses innocentes pipes.

Son excellence le ministre des Affaires Etrangères, un autre maître de la bande à Cartouche... pardon! nous voulons dire Bonaparte, affirmait aux députés dans des mauvais lieux où se balançaient les candidatures officielles, que la neutralité de la Suisse n'était pas compromise, attendu qu'elle était formellement stipulée dans le traité. La belle raison en vérité!

Est-ce que les traités ont quelque puissance quand ils gisent? On les met dans sa poche et on s'assuit dessus.

Demandez aujourd'hui à la Russie ce qu'elle pense du traité de Paris et de la neutralisation de la mer Noire? Vous verrez un peu ce que Son Excellence Monsieur Gortschakoff vous répondra!

Les traités!...

Ah! le bon billet qu'a La Châtre!

"Les Suisses se défendraient, a dit le Billouquet vulgairement connu sous le pseudonyme de Grammont, et en besoin... notez que la Chambre a applaudi sans rire — et en besoin nous sommes là!"

Mais cette fièvre déclarée est née à côté de celle du capitaine Fracasse surnommé Lebouf: — "Le chemin de fer projeté longera Strasbourg, Briesach et Colmar. Il nous suffirait d'y envoyer la nuit trois ou quatre cents hommes pour le détruire de fond en comble. (mais les Prussiens, ô Lebouf que vous êtes, vous n'y pensez donc pas! Ah! quel compte sans son Prussien compte deux fois!) D'ailleurs, ajoutait cet animal qui fait honte à la race bovine, une voie ferrée n'est dangereuse que quand elle est perpendiculaire à la frontière; quand elle est parallèle, il n'y a rien à craindre."

Il paraît que les armées de ce bon M. de Bismark étaient perpendiculaires... si l'on applique aux hommes la théorie de Lebouf sur les voies ferrées.

Nous n'avons voulu qu'esquisser en peu de mots le prologue du grand drame qui se déroule aujourd'hui.

C'est le front rouge de honte, nous le répétons, le cœur brisé de larmes, que nous relevons ces faits qui démontrent l'ineptie de ceux qui suçaient la France et qui ne l'ont abandonnée que pour la faire achever par l'étranger, pour la faire saigner aux quatre veines par

Guillaume.

Ah! Quel coup de tonnerre! Que ce bon M. de Bismark a donc bien joué son jeu! Il a soufflé sur l'Empire français et en vingt-sept jours cet empire s'est écroulé.

Mais M. de Bismark a peut-être fait un faux calcul: Il a compté sur l'impératrice de Lebouf, Frumard, de Fally et consorts qui ont fait des merveilles de courtoisie; c'est bien. Il a compté sur la lâcheté du Bonaparte, c'est encore mieux. Il a entré dans sa haute prescience l'infamie des Bazaine et des Canrobert, fanqués de nous ne savons quel Immonde Coffinier. Il a compté sur la complaisance d'une France pourrie, sur un appoint de sept millions de plébiscitaires prêts à prendre pour devise, celle du chef de la dynastie: *Napoléon III se rend et ne meurt pas!*

Mais là pourrait bien être la déconvenue, là pourrait bien être l'erreur.

Un souffle de liberté a passé sur la France, et la grande endormie s'est réveillée. M. de Bismark n'a pas pu ronder le pathétique Jules Favre, le renard Thiers.

Si les révolutionnaires retrouvent leurs manches et ne laissent pas à la prétraille le temps et la possibilité d'envoyer l'élan patriotique et la légitime fureur vendangeuse des républicains, l'habile ministre du grand roi Guillaume pourrait bien ne plus être longtemps cet heureux, ce bon M. de Bismark!

L'Italie et la Papauté.

L'unité de l'Italie est faite. Rome est devenue sa capitale, et la papauté en meurt. Le pouvoir temporel du pape n'est plus.

Cette royauté cléricalle va s'évanouir pour faire place à la liberté.

Rome, ce lieu de ténacité et d'hypocrisie va devenir une ville de bon sens, de progrès et de lumières.

On l'a connue, la paresse et la débâcle étaient bannies le travail et la dignité humaine vont fleurir.

Quel exemple idéalisateur pour le monde entier! C'est le travail et la libre pensée qui vont régénérer Rome, lui redonner la santé, et faire avant peu de cette capitale, le centre de la fédération des peuples de race latine; en attendant que les peuples de races saxonnaises et allemandes se préparent à la République et qu'on en fasse la capitale des Etats-Unis d'Europe.

Comme tout ce qui a un commencement doit avoir une fin, la papauté fait après avoir passé par des phases de grandeur et de décadence. Aujourd'hui la voilà personifiée dans un vieillard, ce n'est plus une institution, c'est la caducité faite homme. Et cet homme, ce pape, quel est-il? Un vieux prêtre entêté d'idées fausses, qui a cru que lorsqu'on avait proclamé son infailibilité, il allait reconquérir sa prépondérance politique dans le monde. Il n'a pas compris que la papauté ne répond plus à rien, quelle appartient au passé et qu'il est temps qu'elle aille rejoindre les augures des anciens.

Qui écoute la voix de cet infatigable aujourd'hui! Qui suit ses enseignements et trouve supérieure sa morale? Personne, hormis les pauvres d'esprit et encore ne la suivent-ils que par intérêt.

Ce n'est pas quand l'humanité n'a plus pour critérium de certitude la révélation flanquée de la tradition arrangée pour la circonstance, que la papauté peut prétendre à diriger les nations et à leur indiquer leur politique.

De jour où Descartes a dit qu'avant d'affirmer une doctrine on devait consulter sa raison;

Bacon, qu'il fallait auparavant observer et expérimenter;

Luther, qu'on devait interroger la voix de sa conscience;

Et les révolutionnaires, consulter, quand il y a doute, pour ce qui regarde la collectivité, la majorité et avoir son consentement; la papauté a été perdue. — Et si bien perdue que malgré tous ses efforts pour réagir aujourd'hui contre ses adversaires, c'est un roi, Victor Emmanuel, qui est chargé de son enterrement.

Un roi devenir le fossoyeur de la papauté! Qui se serait douté de cela il y a seulement quelques années! — Et on n'a le progrès!

Victor Emmanuel va-t-il le faire cet enterrement commandé par les circonstances? J'en doute!

Les rois comme les augures des anciens temps, ne se regardent jamais sans rire de l'imbécillité de leurs sujets et sans compter beaucoup sur leur patience.

Il est donc présumable qu'avant d'exécuter le pape, Victor Emmanuel essaiera de trouver un biais qui lui permette d'en ajourner ou d'en ralentir l'exécution.

La solidarité d'intérêts est si grande entre les papes et les rois qu'il leur est toujours nuisible de se chamail-

ler entre eux, et lorsque cela arrive, ils redoutent tellement de s'affaiblir aux yeux des peuples, que tout se borne à des remontrances ou à des excommunications.

Ainsi le pape veut qu'on ne dise plus de messe dans les Etats-Romains dès que le roi d'Italie sera entré au Quirinal; ne voilà-t-il pas une belle punition! — Comment répond à cette papenade Victor Emmanuel! en homme sûr de son fait. Il accorde au pape une liste civile que les Italiens paieront bien entendu, et il lui laisse comme par le passé, tous ses droits d'aubaine qui entretiennent le pot au feu de la catholicité, certain que cette clef d'or est bien plus puissante que celle de St. Pierre pour lui ouvrir le cœur de Pie IX.

Pauvre vieux pontif, en être réduit à défendre la messe à Rome; et cela sans égard aux habitudes des vieilles béates romaines! Que ne s'est-il borné à écrire des lettres à Victor Emmanuel comme il en a écrit à propos de la guerre en France au roi de Prusse son hérétique ami. Elles eussent été inefficaces c'est possible, mais du moins elles n'auraient pas compromis le petit train train des pratiques religieuses, comme la suspension des messes va le faire, s'il ne se dément pas.

A propos de paix et du roi de Prusse, de quoi se mêle-t-il donc ce pape, ainsi qu'Otto Rüssel, Burzide et autres imbéciles avec leurs propositions d'armistice et de paix! Qui leur demande quelque chose! Qu'ils nous la fêlent la paix, eux d'abord, puisqu'ils l'aiment tant, et qu'ils se mêlent de leurs affaires! Qu'ils gardent leur philanthropie pour une meilleure occasion. Aujourd'hui il n'y a plus de paix possible, c'est la guerre générale qui est l'état normal des sociétés européennes — Guerre au pape! guerre aux monarchies! guerre à la superstition! guerre à la tyrannie sous toutes ses formes! voilà le mot d'ordre de la Révolution.

Ce mot d'ordre, la République française doit le mettre à exécution si elle ne veut pas mentir à son passé et à son origine. — Insultée par les rois, conspuée par leurs ministres, trahie par les lâches, niée par les imbéciles, la voilà obligée de se défendre jusqu'à la mort! Valmore ou mourir; c'est sa devise! elle s'y conformera! Espérons qu'elle sortira victorieuse de la lutte, qu'elle ne traitera qu'avec les peuples et ne reconnaîtra que les gouvernements républicains.

La guerre, dit-on, n'a de raison d'être au dix-neuvième siècle que lorsqu'elle accomplit un progrès réel pour l'humanité! Or se battre pour un roi contre un peuple, est-ce accomplir un progrès? Non! c'est le nier! Mais se battre, au contraire, pour la liberté d'un peuple contre l'ambition d'un roi, c'est faire un acte de justice. C'est affirmer le principe que les peuples s'appartiennent; c'est déclarer qu'on ne peut ni les donner, ni les prendre, ni les vendre, ni les échanger; c'est proclamer qu'ils sont maîtres de leurs destinées et qu'à eux seuls appartient le droit de régler leurs affaires comme il leur convient, même en dépit des nationalités!

Du reste ne vont-elles pas se modifier les nationalités devant la fédération des peuples européens qui point à l'horizon?

Est-ce que devant la vapeur et l'électricité, ces deux forces nouvelles, les Etats ne vont pas devenir trop petits et trop étroits pour avoir des gouvernements à part, des intérêts dynastiques à part; et faut-il que pour quelques monarchies l'avènement de la République Européenne soit retardé?

Foyez donc logique avant tout. Le progrès nous pousse, avançons! Suivons en cela l'exemple de Garibaldi. Voilà l'homme révolutionnaire par excellence. Comme lui guerroyons contre le pape, guerroyons contre les rois. Il ne se trompe pas! Partout où la Liberté est menacée, il accourt, et met son épée à son service. Ne soyons plus ce peuple qui, pour ne pas rougir de sa lâcheté, après s'être laissé prendre sa liberté et son droit de faire la paix ou la guerre, s'est vanté d'être l'esclave d'un bandit, le champion du despotisme, le plébiscitaire de l'équivoque et de l'immoralité.

Allons bravement à la fédération des peuples, à la République Universelle. Avec elle plus de pape, de chefs privilégiés, d'armées prêtres et d'espionnage; mais la liberté de penser et de se manifester, et par celle-ci une société nouvelle, avec une nouvelle morale, une nouvelle justice, je dirai même une nouvelle religion; celle de la solidarité, par exemple! car telle terre, tel ciel! et la vertu de ce nouveau lien social n'aura plus pour but unique d'escalader un ciel imaginaire, mais celui de faire sinon du bien, du moins justice aux hommes!

Je suis amené à parler de justice à propos de Rome et de la papauté, cela me fait penser qu'on a été bien oublieux et bien injuste envers le grand agitateur, le grand citoyen Italien Mazzini.

Voilà un homme à qui l'Italie doit sa résurrection et son importance nationale. Eh bien! cet homme que le jour de sa délivrance, Rome aurait dû saluer le premier,

afin de lui faire savoir qu'on avait compris le dévouement de toute sa vie, eh bien! cet homme était en prison, et on n'a pas été le chercher, on s'en est rapporté à Victor Emmanuel, le capitaliste du travail de Mazzini, pour décider de sa liberté.

L'oubli des services rendus n'est pourtant pas le fond du caractère Italien, ni celui d'aucun peuple, car la postérité aura depuis longtemps publié les princes de la maison de Savoie, qu'elle parlera encore de Mazzini et de son œuvre.

Pourquoi cette indifférence!

La joie d'en avoir fini avec la papauté peut seule servir d'excuse aux Romains. Comme avec le pape s'en allaient les ténèbres et les malheurs de l'Italie, ils ont opéré justice même de l'inconnu.

Et c'est là, selon moi, le symbole le plus éclatant de la transformation du vieux monde.

Le monde a tellement soif de justice qu'il attend même de ceux qui ne pensent pas comme nous.

Qu'elle vienne donc éclairer la terre, qu'elle ne soit plus dans le ciel, mais dans l'humanité, dans chacun de nous, et nous en aurons fini à tout jamais avec les papes et les rois.

Les Fins Politiques.

Quand en 1860 la guerre a éclaté entre le Nord et le Sud, tous les grands politiques croyaient s'en avoir pour quelques jours. Dans six semaines disait Bismarck, ces orgueilleux du Sud seront rentrés au bercail, ils comprendront que c'est leur intérêt d'agir ainsi. — Il jouait la situation en Carthaginois. — Dans six semaines disait Davis, nous aurons mis Washington dans un cercle de fer et de feu si serré et si dévastateur, que ces grands marchands seront enchantés de nous reconnaître pour leurs maîtres. — Il parlait en aristocrate; — et comme tous les deux représentaient assez bien l'esprit de leurs compatriotes dans l'Est et l'Ouest partie de l'Union, il y avait mille à parier qu'il n'y avait aux Etats-Unis que des vanteurs et des ploutocrates.

Ainsi, de quelle pluie de comètes n'a-t-on pas inondé ce malheureux peuple pendant près de deux ans.

Rendez-vous disait-on au Nord après Bull-Run; vous voyez bien que vous n'êtes pas de force, vous n'avez ni chefs, ni officiers capables, vraiment il faut être imbécille pour vouloir continuer la guerre dans de semblables conditions.

Revenez, disait-on au Sud après qu'on leur eût montré que les meilleurs chefs militaires n'étaient pas ceux qu'on connaissait, mais ceux qui le devaient sur le champ de bataille; n'est-ce pas de la folie de vouloir qu'on vous ruine et vous anéantisse pour le bénéfice de quelques planteurs.

Qui a vu juste? Ce ne sont pas les fins politiques; ils déclaraient que la durée de la guerre ne dépasserait pas deux mois et elle a duré cinq années.

Qu'a-t-on écouté? Ce ne sont pas les négociateurs de paix, espèce de crétins qui couraient partout pour se donner quelque importance, mais la logique des événements, qui disait au peuple des Etats-Unis: Tu dois vaincre ou consentir à notre règle.

La question est la même pour la France; à quel bon parler de paix aujourd'hui? c'est trop tard, la lutte est engagée, lutte à mort, depuis Sedan rien ne peut plus intervenir pour en changer les conséquences fatales.

C'est la République aux prises avec la monarchie. Dual terrible, qui emporte avec lui l'assassinement de l'une ou de l'autre.

Si la République traite, tant que l'ennemi aura pied sur son territoire, la République est morte.

Si au contraire elle ne veut reconnaître et ne traiter qu'avec les peuples délivrés de leurs rois, c'est la monarchie qui a fait son temps.

Prussiens et Français, vous vous valez comme peuples, quoiqu'ayant des aptitudes différentes; vous aimez tous deux la liberté, tous deux vous détestez la guerre; mais par votre imbécillité à vous donner à vos monarques ou à les suivre, vous en êtes arrivés à être forcés de vous exterminer, pour savoir d'abord si les sujets de celui-ci appartenaient à celui-là, et aujourd'hui, pour vous dégager de l'Empasse sanglante où les événements vous ont précipités.

Vous êtes à plaindre tous deux, car aussi longtemps que les Français auront à se défendre contre votre monarque, ils seront sans pitié pour vous; et vous, Prussiens, vous serez sans égard pour leurs souffrances, ne pouvant comprendre qu'ils ne sont plus sujets, et qu'ils n'ont pas le droit de donner à votre roi des peuples qui s'appartiennent et qui n'en veulent pas.

Pourquoi la lutte ne permet-elle pas aux soldats de réfléchir sur le sacrifice inutile que leurs monarques

exigent d'eux? La guerre serait-elle finie! Mais, non! comme si l'homme était un animal de combat, il se plait dans l'orgueil et dans la destruction! C'est si beau d'écraser son semblable!

Puêque le sort en est jeté, que la fatalité prononce donc, et s'il y a une justice sur la terre, soyons certains que les monarques seront condamnés!

La République seule est possible.

Les Espagnols, ces grenouilles monarchiques, ont enfin passé le Rubicon. A force de demander un roi à tous les souverains d'Europe, on a fini par leur en lâcher un!

Va-t-il être grue ou siffleur!

L'un et l'autre probablement.

Autres espagnols, c'était bien la peine d'attendre si longtemps, puisque pour vous gouverner il vous suffisait d'avoir un jeune homme inexpérimenté, et qui ne sait rien de l'Espagne.

Le premier imbécille venu eût fait votre affaire aussi bien que lui, et vous auriez économisé beaucoup de peines et beaucoup de temps, en fallant prendre chaque matin et en le recommandant chaque soir dans une maison de lunatiques d'où vous l'auriez tiré.

O vous Py Margall, Orens, Castelar et autres amis des peuples, comme la honte a dû vous monter au visage d'appartenir à une assemblée qui n'a su que se donner un roi pour maîtres, et même un moment suprême en la nation française au profit de la vôtre, lutte à mort contre la monarchie pour le salut de son indépendance et de la République des Peuples.

Comme cette trahison a dû vous navrer et vous faire prendre en pitié les malheureux espagnols qui ont choisi de semblables cortès.

Vous voilà comme nous au 10 Décembre 1849, lorsque la France se réjouissait d'avoir trouvé son futur empereur. Nous savions que son choix signifiait chaînes, servitudes, crime et misère; nous l'avertions de ce danger; nous voulions lui épargner cette dernière humiliation. — Ce fit en vain. Caudaire cette fille infortunée de Frim s'était faite monarchiste. — On ne nous crut pas. Les espagnols en valent aujourd'hui les conséquences. — Puisse le même châtiement ne pas leur être réservé!

Maintenant, les cortès ont-ils le droit de donner un roi à l'Espagne? voilà la question à l'ordre du jour.

Tous les jeunes espagnols feront bien d'y songer et de demander aux cortès si lorsqu'ils seront arrivés à l'âge d'être électeurs, ils auront le droit d'élire comme ceux d'aujourd'hui un gouvernement de leur choix.

Si nos pères, doit dire la jeune espagne, ont eu le droit de choisir la forme de gouvernement qui leur plaisait le mieux, nous devons en avoir le droit aussi. Il serait souverainement injuste et par conséquent impossible que nos pères aient eu des droits que nous, une fois arrivés à l'âge d'électeurs, nous n'ayons pas comme eux, vu qu'il n'y a pas de droit contre le droit, et qu'en politique la majorité d'aujourd'hui ne peut parler la majorité de demain.

Si ce principe de la souveraineté du peuple est vrai en ce qui concerne la collectivité, et il est, trait un peuple ne peut que choisir une forme de gouvernement qui ait la mobilité pour base.

Le monarque est immuable une fois couronné; lui et les siens doivent l'être pour toujours; donc la monarchie est condamnée.

La République seule est possible et de droit naturel.

Les cortès plus coquines que bêtes l'ont parfaitement senti, mais comme ils sont vieux et riches ils n'ont eu qu'une pensée: faire leur misérable vie le plus paisiblement possible. Pour eux le roi assurera sur lui tous leurs soucis. — Avant dix ans l'Espagne sera en révolution et en feu, mais cela ne les touche guère, la plupart d'entre eux seront morts, — après eux la fin du monde!

Ceux qui seront alors vivants, s'en tireront comme ils pourront.

L'Association Internationale des Travailleurs.

SON BUT, SA THÉORIE, SON ORGANISATION.

L'Association Internationale des Travailleurs, créée il y a peu d'années, est appelée à jouer un rôle des plus importants dans les événements qui vont se dérouler sous nos yeux. Il est donc aussi opportun qu'intéressant de faire connaître brièvement et clairement son caractère, son but, son histoire.

Fonder une pareille Association était une œuvre hé-

risée de difficulté. C'était presque une affaire désespérée. Il y avait à vaincre d'abord, les antipathies nationales si vives en Europe; ensuite, tâche bien plus ardue, il fallait terrasser tous les préjugés que les travailleurs doivent à leur ignorance, malheureusement bien générale encore.

Pour entreprendre une pareille œuvre, pour la réaliser, il fallait un homme qui connaît parfaitement la race Latine et à qui un long séjour parmi elle, eût rendu familières ses mœurs et ses tendances. Il devait également connaître à fond la race Germanique et tout ce qui constitue son caractère et son originalité. Ce n'est pas tout. Il fallait un homme ayant fait une étude approfondie et complète de l'histoire et de l'économie politique. Enfin il fallait un homme qui, par ses convictions radicales et surtout sincères, fût sans réserve dévoué à la cause de la démocratie dans son expression la plus universelle.

Cet homme a été Charles Marx, une des intelligences les plus éminentes de l'école révolutionnaire Allemande. Il était déjà chef de parti en 1848.

Les Réformateurs et les apôtres du Socialisme en France, se rattachent tous, plus ou moins, à l'une ou à l'autre des diverses sectes communisaires représentées par Babeuf, Cabet, Saint-Simon ou Fourier.

Dans vos divers systèmes, on tient peu compte de la liberté de l'individu, et presque pas du gouvernement du peuple par le peuple, ce que l'Anglais appelle le self-government.

Tout le bien que ces réformateurs promettent doit venir d'en haut. Les principales fonctions sont confiées à une autorité centrale et presque toute-puissante.

Les réformateurs Anglais ont fait une bien plus large part à l'esprit d'initiative de l'individu, mais en faisant aussi large que possible la part de la liberté, ils ont considérablement circonscrit celle de l'égalité. Puis il n'y a pauci eux ni systèmes bien définis, ni unité d'idées, ni point de départ et de but communs, en un mot, pas de synthèse. Tout ce qu'ils ont produit jusqu'à ces dernières années, a été les Unions de Métiers, Trades Unions; celles-ci, en réalité, ne latent que pour leurs intérêts actuels, et elles agissent au jour le jour pour ainsi dire. Cependant on ne peut méconnaître qu'elles aient rendu de grands services.

à suivre.

Le Philosophe

DE LA TRIBUNE.

Horace Greeley, du journal *The Tribune*, a déclaré dans un temps qu'on ne pouvait vendre, ni donner, ni même échanger un noir, parce qu'un noir est un homme; et en cela il a eu parfaitement raison.

Comment se fait-il qu'à la veille des élections où sa candidature a été en jeu, il ait reconnu à un gouvernement le droit de vendre, de céder et de donner des millions d'hommes, serres-ce parce qu'ils sont blancs et parlent la langue de ses électeurs allemands?

Depuis quand les hommes ne sont-ils pour lui que des animaux?

Est-ce qu'aux yeux de ce triste philosophe, les peuples ne seraient plus les maîtres de leurs destinées, mais des esclaves obligés de se ranger sous la férule d'un despote qu'ils abhorrent?

Hélas, aux Etats-Unis où les institutions sont en quelque sorte irréprochables, on ne comprend pas qu'il y ait des écrivains si réputés et ayant si peu de jugement.

Mr. Greeley est incapable de s'élever à la hauteur d'un principe, et d'avoir la plus petite notion du droit des gens.

Comprendre que la République est la forme sociale naturelle d'un peuple qui veut se manifester, et que ce peuple, par cette raison, ne veut pas, ne peut pas se donner un roi, c'est cependant bien aisé!

NOS PERES.

Voici quatre sonnets magnifiques et tout empreints d'actualité, que nous empruntons au splendide poème *Héroïsme* que vient de publier notre co-religionnaire, le citoyen Armand Silvestre:

O gloire des soldats mourant dans les batailles,
Seule gloire restée et qui tente l'effort,
Je t'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,
Et mon âme te suit parmi les funérailles.

Prêt d'oublier l'horreur de ces grands champs de mort,
Où le vol des chevaux dispose vos entrailles;
Où couché sous le vent des lointaines mitrailles,
Vous reposez en paix, meurtriers sans remord;
Je pense que, du moins, au temps où nous sommes
L'instinct du sacrifice a fait de vous des hommes; [mes.
Qu'insouciant du but, du devoir convaincus.
Vous le semez quand même et d'une âme aguerrie;
O gloire de tous ceux qu'a pleurés la patrie,
Je l'envie à qui meurt pour le droit des vaincus!

II

Ah! je pense au temps où, d'un bond héroïque,
Des enfants de seize ans, sous leurs fusils ploies,
Couraient à la frontière et défilèrent leurs pieds
Aux chemins, en criant: Vive la République!
Quand le courage était une vertu civique
À ce peuple naissant de martyrs oubliés,
Quand de leur propre sang tes fils multipliés,
France, te saluaient comme une mère antique,
Et, dignes orgueil de ta fécondité,
Tombaient en s'écriant: Vive la liberté!
- Apprenons à nos fils la gloire de nos pères,
De leur nom plus encore que de notre jaloux;
Si grande que vous soyez, ô soldats, ô mes frères,
Ceux qui mourraient alors étaient plus grands que vous!

III

Immortel époux de Beau-Glorie du Juste!
Derniers autels de ceux qu'ont trahis leurs autels!
Vous gardez, comme on garde un héritage sacré,
Le secret de la mort qui nous fait immortels.
Ainsi qu'aux fers du bronze une image d'écrou,
Des âges ont passé que vos anneaux éternels (buste
Ont marqué, pour le Temps, d'une empreinte ro-
Et que nous admirer à regards solennels;
Des âges où la France, après de longues
Demandait à l'esprit son embellissement;
Où la pensée était l'âme du dévouement,
Où la Patrie était, dans tout cœur, tout entier,
Où vingt ans reflétaient la tombe et le berceau
Par un fil de gloire, et se nommaient: Marceau!

IV

Les Titans sont tombés: — Dans l'air silencieux
Leur sang par monts encore et comme une fumée,
Emporté dans les cieux leur âme consumée
Des rives éternelles qu'ils avaient pris aux cieux.
La Terre, maternelle aux vœux audacieux,
Sur ses enfants meurtris lentement s'est fermée.
Mais, pour longtemps fait, son front capricieux
Tira de leur souvenance une race pygmée,
Du corps de ces lions un peuple de fourmis;
Et nous n'osons nommer nos pères endormis,
Plus près d'être des dieux que nous d'être des hommes!
Et nous traînons si bas leur souvenir polissant
Qu'à nous le voir porter on ne sait si nous sommes
Les vœux de leurs tombeaux ou les fils de leur sang.

LA FRANCE
AUX ALLEMANDS.

O France! ô mon pays, berceau de mes amours,
Sol dont tous les enfants ont appris à toujours
T'aimer et te servir. Terre de la lumière,
Ferme sur les Trétons la porte libre et sûre.
Dis aux envahisseurs, dis à ces Huns nouveaux
Qu'il n'est pour l'ennemi que nous, que des tombeaux.
Dis leur qu'un Brandebourg n'est pas la Germanie
Et que, si l'Allemagne a le droit d'être unie
C'est sous la Liberté, — non sous un souverain
Qui sur elle étendrait une verge d'alain
Et qui, fier de succès amonés par surprise
Ferait à son génie honneur de l'entreprise. —
Dis leur qu'il est passé cet âge féodal
Où le blason fut tout et le travail vauval.
Dis leur que l'Europe a posé son paraphe
Sur l'acte constatant l'ère du télégraphe,
Qui sous l'onde et dans l'air abrégeant les chemins
Ne fait plus qu'un fleuve de tous les cœurs humains.
Dis leur que désormais tous les hommes sont frères
Sans rechercher jamais, sur les deux hémisphères,
Quel rayon de soleil a doré leur berceau
Ni quel rayon de lune argente leur tombeau.
O fille des grands jours de l'an quatre-vingt-troize,
Dis leur: l'heure a sonné! Chantez la Marseillaise!

Et coursez sus aux rois, vos plus grands ennemis;
Donnons-nous tous la main et soyons tous unis!
Dieu n'a fait ici bas aucune des barrières
Que, mettant entre nous, nous nommons des frontières.
Le soleil tour à tour éclaire nos vallons, [res;
Echauffe nos gulets, féconde nos sillons,
Réjouit nos foyers, et sous nos humbles chaumières
Fait grandir nos enfants et tomber les royaumes.

II

Quel vieillard, aujourd'hui, n'est pas devant les yeux
Un moïque déchu du droit de ses ayeux?
Quel peuple n'a pas vu, sur la terre étrangère
Quelque-roi déposé, quelque reine légère [jours
Traîner comme un lincoln la pourpe des grands
Et mettant à l'Encaen son sceptre ou ses atours?
Et vous seriez encore, fils de la Germanie,
Atteints de ce vieux mal: la Mosero-sovie!
Des rois, des ducs régnans, l'Empereur Autrichien
Tombés à Sadowa, ne vous disent-ils rien?
Notre lâche Empereur vous rendant son épée
Du sang du Deux-Décembre encore toute trempée,
Sont-ce pas là des faits d'un haut enseignement?
Ne voyez-vous donc pas qu'en venant le moment
De secouer le joug, de renvoyer vos princes,
De crier: "Liberté!" dans toutes vos provinces,
De ne verser le sang que de vos oppresseurs
Et de vous joindre à nous? Les Nations sont seules —
Alors, pour le succès de la chose publique,
Nous dirons de concert: VIVE LA REPUBLIQUE!

III

Quand le sceptre échappa des mains des Empereurs,
Rome ne tomba point; mais deux grandes erreurs,
- Le Pouvoir de la force et le vieux Paganisme -
Tombèrent sur l'Autel du pur Christianisme.
Le VERTU avait assez de force, de ce temps,
Pour condamner la guerre et braver ses Autans;
Le glaive du guerrier fit place à LA PAROLE
Et pour rester debout, Rome changea de rôt!
LA VILLE de nos jours, — la Paris immortel
Ne peut tomber son plus, car, c'est le grand Autel
Où l'on offre l'homme à la Liberté sainte
Et les rois ne peuvent violer ses sanctuaires.
Paris a le devoir de porter le flambeau;
Qui doit flamber tout un monde nouveau
Et, n'ayant pas encore accompli cette tâche,
Il ne craint ni le feu, ni le plomb, ni la hache!
Il faut que jusqu'au bout il marche devant lui
Et quand le jour sacré sur la terre aura lui,
Les peuples amis d'une ardente fraternité
Feront de ses saintes tours, le Masque universelle!

CONVOCATION.

La Section française de l'Association internationale des Travailleurs se réunit le 1er et le 3ème Dimanche de chaque mois, à 9 heures du matin, au numéro 100, Prince street.

REUNIONS.

A New-York

La première section se réunit le premier et le troisième dimanche de chaque mois, à huit heures du soir, 100, Prince street.
La deuxième section se réunit le second et le quatrième dimanche de chaque mois, à huit heures du soir.
La troisième section se réunit le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, au 100, Prince street.
Le Comité chargé de la publication du Bulletin, se réunira à tour de rôle, le premier et le second vendredi de chaque mois, à huit heures du soir, dans un bureau, 138, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, doit être adressé.

TABLE

de ses réunions de la présente année.
No. 1. A nos Lecteurs. Les Principes de la Société. La Fondation et le But de l'Union Républicaine. Elections de son Comité central. Sur le groupement des forces de la Démocratie. Qu'est-ce que le Socialisme.
Sur la Libre Pensée. Banquet du 22 Sept. Du Travail. La République ne peut vivre que dans un milieu adéquat à son esprit. La Révolution pacifique est-elle possible.
No. 2. Elections des Comités. Résolutions relatives aux Cubains et aux écoles

publiques. Le Contre-Concile de Naples. La vraie Révolution. De l'Instruction. Le Salarial. Artisan et salarié. Le Serment. Epître à nos amis. Correspondances et élections. Politique sociale. Fantaisie sur le respect. No. 3. Travaux des Sections de New-York. Education. Coopération. Concile. No. 4. Le 21 Février. Elections. Procès verbal de la 1re section. Les journalistes de New-York. La Bourgeoisie. Le 21 Janvier. De la Révolution sociale. Résolutions en faveur de Stanton et contre Pierre Bonaparte. No. 5. Célébration de l'Anniversaire du 24 Février, discours des Cit. Villa, Certambert, J. Leroux, Labiaux, Faider, Orsini, Palélier et autres. Banquet de Chicago. Des salaires de l'Etat. Mort de Jules Loiseau d'Heron. No. 6. Célébration du 24 Fév. à St Louis, discours des Cit. Palélier, Certambert, Danna, Raspall, Barbis, Louis Blanc, et autres. No. 7. Une opération sociale. De l'Education. Les conséquences de l'impunité. L'Union des Travailleurs. L'Arrière-pensée. De l'Chonographie de la France. Budget de l'Union. No. 8. Imprimerie et Journal. De l'éducation des Adultes. Le Capital et les Capitalistes. Une réception de la 1re Section. Le Cauchemar de Bonaparte. Sur le plébiscite; Adresse. L'Union Républicaine de Chicago. Mlanges. No. 9. Association Internationale des Travailleurs. Les sociétés de Résistance. La Bourgeoisie devant la Révolution Sociale. L'Arbeiter Union. Banquet de Newark. Mlanges. No. 10. Individualisme et Collectivité. Déclaration de Principe. De la Sect. de St Louis. Association des Travailleurs. De l'Internationale. Section de Paterson.

Section de New-York. Mlanges. No. 11. Le 14 Juillet. Organisation de l'Atelier. Contrat entre la Société et les Travailleurs. La traite des Jeunes. La terre en Amérique. La lutte et l'Organisation. De la Monnaie et du Crédit. La guerre sociale. Questions au Congrès. Questions aux Ouvriers. Communication de la 3me section de New-York. Mlanges. No. 12. La 3me Section. Les droits Civils et Politiques. La guerre sociale. La baisse des salaires. Les Conditions. Faute d'un roi. Variété: L'Homme. Le Complet. Le 14 Juillet. Communications des sections. Mlanges. No. 13. Résolutions contre la guerre entre la France et la Prusse. Le 14 Juillet. Vive le paix. La Guerre. Que se passe-t-il en France. Le Travail. Les Fonctionnaires publics. Variété: La Société. Communications. Mlanges. No. 14. La Guerre. La loi des Majorités. La Morale et l'Economie politique. Le Livre. Distribution de la Richesse. La Royauté. Que se passe-t-il en France. Aux Français de Californie. Banquet de Newark. Mlanges. No. 15. Aux Insulteurs Bonapartistes. La Guerre. L'Expatriation. Appel à la conciliation par le Cit Lafuz de San-Francisco. Que se passe-t-il dans l'Amérique du Sud. Le Gouvernement. Mon Opinion. Communications. Mlanges. No. 16. Aux membres de l'Union Républicaine. Aux membres de la sect. franc. de l'Internationale. Ce bon M. de Bismark. L'Italie et la Papauté. Les fins Politiques. La République seule est possible. De l'Internationale. Le Philosophe du The Tribune. Nos Pères. Ce que la France doit dire aux Allemands. Table. Fin de la troisième